



# L'artiste dans le spectacle vivant aujourd'hui

**Quelle place, quel statut, quel rôle peuvent revendiquer aujourd'hui, dans notre société du XXI<sup>ème</sup> siècle, comédiens, metteurs en scène, danseurs, chorégraphes... artistes du spectacle vivant ?**

**Tel est le thème que nous souhaitons aborder en parallèle de notre précédent dossier sur les artistes plasticiens. Pour cela nous avons demandé à Anne Quentin, journaliste et critique (collabore à plusieurs journaux La Scène, Arts de la piste, CNDP, dirige la revue Dédale) de faire un état des lieux de la situation en France et d'apporter son éclairage sur l'intermittent et sur le non-statut des amateurs.**

**Par ailleurs, Hervé Brunaux, auteur, a été sollicité pour recueillir des témoignages d'artistes périgourdins (professionnels et amateurs) et en faire la synthèse. Il en ressort une situation fragile surmontée à la faveur d'un engagement fort doublé d'une passion enflammée.**

**Et pour cloturer ce dossier, notre objectif s'est focalisé sur le parcours d'une comédienne en Dordogne.**

**La place nous a manqué pour restituer les propos recueillis auprès des groupes d'amateurs du département. Ce sera chose faite dans l'une de nos prochaines plaquettes.**

La mobilisation des intermittents du spectacle autour de la réforme de leur assurance-chômage a remis à jour un débat qui ne préoccupait plus guère : la place des artistes dans la société. Longtemps, en effet, le créateur a vécu auréolé de légende : l'art ne pouvait être, en effet, que subversif, anticonformiste, rebelle aux conventions sociales et à l'utilitarisme marchand. Cette conception, pour être fondatrice d'une éthique, a vécu. Non pas dans ses fondements philosophiques, en tous cas, on l'espère, mais dans une confrontation au réel qui depuis près de 30 ans lie intimement le politique, l'économique et l'art. Dans le spectacle vivant, l'artiste est en général intermittent, légitimement attaché à son statut de travailleur. Inscrit de fait dans un contexte économique général devenu difficile, il est même devenu pour certains, le modèle d'un mode de travail, mieux adapté que d'autres aux vicissitudes du marché, un « héros »

en quelque sorte d'une précarité assumée. Le sociologue Pierre-Michel Menger qui a beaucoup travaillé la question peut ainsi affirmer : « le temps n'est plus aux représentations du XIX<sup>e</sup> siècle qui opposaient l'idéalisme sacrificiel de l'artiste et le matérialisme calculateur du travail, ou encore la figure du créateur, original, provocateur et insoumis, et celle du bourgeois, soucieux de la stabilité des normes et des arrangements sociaux. Dans les représentations actuelles, l'artiste voisine avec une incarnation possible du travailleur du futur, avec la figure du professionnel, inventif, mobile, indocile aux hiérarchies, intrinsèquement motivé, pris dans une économie de l'incertain, et plus exposé aux risques de concurrence interindividuelle. (...) Comme si, au plus près et au plus loin de la révolution permanente des rapports de production prophétisée par Marx, l'art était devenu un principe de fermentation du capitalisme.»

Qui eut cru, il y a encore dix ans, que l'artiste puisse être imaginé en précurseur d'un mode de production outrageusement libéral ? Pour comprendre comment cette projection a pu être envisagée, il faut remonter aux années 80. En 1981, pour légitimer une considérable augmentation des moyens culturels, Jack Lang ose le parallèle : « Culture et économie, même combat ». Paradoxalement, alors que la culture se dote de vrais moyens d'intérêt général, cette position marque une rupture décisive avec une conception qui voulait que le politique soutienne les arts – comme il le faisait depuis cinq siècles – pour le protéger des aléas d'un marché auquel le spectacle, surtout, ne peut prétendre.



Ces années-là sont celles de l'invention et de l'innovation, l'heure est à la professionnalisation, à l'entreprise : priorité est donnée au « projet » culturel. Mais le revers de ces temps d'ébullition artistique et financière, va très vite arriver. Les subventions s'émettent en une multitude d'actions et autant de missions, condamnant, peu ou prou, le ministère de la Culture des années 90, à la gestion de l'existant dans une logique d'économie explosive, d'où le conflit des intermittents, quelques années plus tard. En effet, en maintenant l'activité à un niveau de surproduction, au nom d'une dynamique artistique, les pouvoirs publics vont se perdre. Les collectivités en acquérant la primauté du financement culturel vont amplifier le mouvement. Car la régulation politique va très vite montrer ses limites. D'abord parce que l'octroi de subventions, censé étayer depuis les années 70 une démocratisation d'accès à l'art n'est pas probante. D'autre part, l'Unedic prend en charge, depuis les années 80, une partie de la création, via ses indemnités d'heures impayables par les acteurs culturels, cette part qui devrait être du ressort de ses bailleurs de fonds. La critique ne va pas manquer chez les tenants d'un libéralisme qui vont dès lors prôner : le désengagement de l'Etat, les mécanismes de marché, le contrôle, la libre concurrence... Les directives européennes et le patronat l'ont suffisamment explicité. Pendant ce temps,

la situation des artistes s'est considérablement précarisée : problèmes d'emploi, de diffusion des œuvres, multiplication de contrats de plus en plus courts... Et c'est ainsi que les créateurs occupent aujourd'hui les devants de la scène médiatique, mais surtout pour s'inquiéter de leur survie.

Mais quand on parle d'artiste, de qui parle-t-on ? Forcément de celui qui est soutenu par les institutions ou le marché. En effet pour qu'il y ait art, il faut qu'il y ait reconnaissance ce qui motive d'ailleurs un statut, sinon l'artiste demeure un gentil amateur. On voit immédiatement les effets pervers d'un tel système sur l'art, puisque reconnaître, c'est légitimer, donc être tenté d'exclure tout ce qui est subversif : est tolérable, ce qui est toléré... Bien sûr, le point de vue est radical, mais il dit bien la grande difficulté d'identification de l'artiste pris entre un Etat ou un marché à même de le faire ou de le défaire. Au point que l'on se demande parfois ce qu'est devenu celui qui consacrait sa vie à autre chose qu'à la gagner. Il est plus que temps de redonner à la création sa vraie fonction,



**Jean-Marie Champion** est metteur en scène, comédien, et directeur artistique du Théâtre

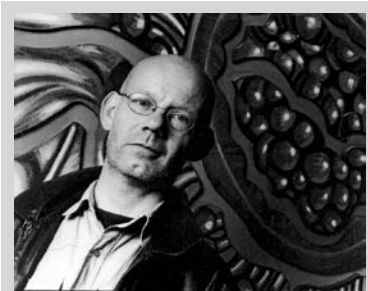
Grandeur Nature. Il a fondé à Périgueux le Paradis, galerie verbale et théâtre de poche. « Chaque fois qu'un spectacle vivant est préparé et donné dans des conditions qui respectent l'artiste et le spectateur, c'est un acte de résistance sociale, de guérilla culturelle, qui se dresse contre cette mécanique catastrophique et obscure qui tente d'imposer, de généraliser la pauvreté et de faire des êtres humains des 'cerveaux disponibles'. Le département de la Dordogne n'échappe pas à ces questions. Un temps réel pour la création, pour la rencontre et pour la diffusion, des moyens financiers et logistiques appropriés, une politique de vraie diversité entrent dans cette lutte. »



celle d'interroger le monde et d'admettre que pour cela, l'artiste a besoin de vivre correctement. Il ne s'agirait plus alors de prendre parti dans la création mais pour la création, en substituant au couple démocratie/subvention, le concept du consentement à payer par le citoyen au nom d'une culture partagée. Et pour cela, il faut replacer l'artiste dans de vrais projets, pour rendre son contact avec la population naturel.

Aujourd'hui, tous les indicateurs le montrent et la crise de l'intermittence n'est que la partie émergée de l'iceberg : rentrer dans une logique comptable, c'est d'abord faire le jeu d'un libéralisme dont l'art n'a jamais rien eu à gagner. Car derrière les intermittents, se profile la question de l'auteur pour qui le numérique – la loi sur les droits d'auteurs dans la société d'information le montre bien – change radicalement la donne. L'exception culturelle est plus que jamais à l'ordre du jour.

Anne Quentin



**Thierry Lefever**, comédien et metteur en scène, est aussi avec Diane Meunier auteur-compositeur de disques pour enfants.

« Nous sommes, comme dans tous les autres secteurs d'activités, contraints de nous soumettre à une politique ultralibérale qui considère les arts en termes de coûts et les artistes en termes de charges pour la société. [...] Autrement dit, les subventions accordées par les collectivités locales doivent 'rapporter'. [...] Seuls un petit nombre d'entre nous auront l'argent nécessaire à l'épanouissement d'une culture-vitrine verrouillée. »



**Jean-Christophe Quenon** est né à Bruxelles, où il a obtenu un premier prix au Conservatoire Royal, avant d'entrer en 1992 au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, et de s'installer en France. C'est sa rencontre avec Catherine Riboli et sa compagnie qui l'a incité à rester en Dordogne.

« J'ai eu envie de faire du théâtre, à 10 ans, après avoir été le narrateur du Petit Prince à l'école primaire. Le livre posé devant moi était éclairé par une lampe de bureau. Au bout de 30 secondes de spectacle, l'ampoule de ma lampe s'est éteinte et j'ai continué dans le noir jusqu'à la fin.

J'ai remarqué que je connaissais le livre par cœur, et j'en ai eu la chair de poule, ma première ivresse d'être sur scène ! [...] Aujourd'hui, je ne pourrais pas vivre du théâtre si je restais uniquement en Dordogne.

Mon rêve de théâtre est celui du compagnonnage, de la troupe. Qu'est-ce qu'un théâtre populaire et qu'est-ce qu'être un acteur de ce théâtre populaire ? Voilà sans doute deux de mes principaux questionnements. »



**Isabelle Gazonnois**, arrivée en Dordogne en 2003, est comédienne et chanteuse depuis une vingtaine d'années. Elle a fait partie du Théâtre du Soleil de 1991 à 1995.

« Contre toute attente, j'ai la chance de pouvoir vivre ici de mon métier, grâce à la confiance de quelques personnes... Nous sommes, aujourd'hui encore plus qu'hier, et sans doute bien moins que demain, dans une situation de précarité de fait ou annoncée. Notre avenir dépendra de notre inventivité, de nos capacités d'initiative, de résistance, et de la mobilisation militante des acteurs politiques et culturels. »



**Babeth Fouquet** est auteur, metteur en scène et comédienne. Formée à Nancy, elle dirige le Théâtre de la Skéné, à Saint-Cyprien, depuis 1989.

« En Dordogne, l'importance d'être régulièrement en contact avec les instances institutionnelles et les autres créateurs oblige constamment à être sur les routes, ce qui est assez dur à gérer tant au niveau familial qu'au niveau du temps pris sur la création, ainsi qu'au niveau du coût des transports. »



**Catherine Riboli** est metteur en scène et enseignante, en particulier au Conservatoire de région de Nancy. Elle a fondé, à Hautefort, Retour à la Première Hypothèse, une compagnie et un espace de rencontres, d'échanges et de création. « La réalité quotidienne d'un métier artistique est très différente de la réalité quotidienne d'autres métiers, en ce sens que la vocation de la création artistique n'est pas de produire des bénéfices financiers. La création artistique s'adresse à l'humanité en chacun d'entre nous, à la beauté, à la réflexion, interroge l'humanité et le monde. [...] Je suis metteur en scène et directrice de compagnie et je travaille à temps (très) plein tous les jours. Sur une année, une heure sur quatre de mon temps de travail est effectivement rémunérée. Les indemnités que je perçois en tant qu'intermittente du spectacle complètent mes rémunérations et me permettent de travailler, c'est-à-dire d'exercer mon métier et de monter des projets qui vont permettre à d'autres artistes d'exercer leur métier en étant rémunérés ! Ce qui, au pied de la lettre, est absurde, à moins de concevoir que l'Unedic se serait substitué au ministère de la Culture et définirait un projet culturel pour notre pays... »

## Intermittents : les crises d'un statut

Les intermittents bénéficient d'un régime d'assurance-chômage géré dans le cadre dérogatoire des annexes 8 et 10 de la convention Unedic. Cette dérogation est née en 1936, année où a été créé un régime de salarié intermittent à employeurs multiples alors que l'on avait admis que les techniciens et cadres du cinéma ne pouvaient bénéficier de continuité d'emploi. Le raisonnement s'est étendu, après la création du régime de l'assurance-chômage (l'Unedic) en 1958, par la mise en place d'une annexe 10 pour le cinéma en 1965 et d'une annexe 8 pour le spectacle vivant en 1968. Ce système ingénieux qui permettait d'articuler les périodes d'emploi et de chômage dans des systèmes de production qui l'imposaient, a commencé à montrer des signes de faiblesse dès que le plein emploi n'a plus été la règle, c'est-à-dire au début des années 80. Et depuis ce système n'a cessé de connaître des crises. Avec quelques correctifs, en 1982, 1983 et 1987, le régime a été reconduit, toujours par prorogation en 1992, 1997, 1999 et 2002. Mais ces vingt dernières années, le nombre des intermittents a été multiplié par 4, quand le volume de travail n'a augmenté que de 3. Résultat : le nombre d'allocataires a cru, leur présence dans le chômage a augmenté (diminution moyenne des contrats passé de 20 à 5 jours jusqu'à ce que le déficit des annexes ne soit plus toléré par

les partenaires sociaux. Les raisons d'une telle explosion ?

La multiplication des politiques culturelles, le développement des industries, la fièvre festivalière... Tout à un coût et insidieusement c'est l'Unedic qui est venu se substituer aux employeurs pour prendre en charge une part de l'activité artistique. Le dernier protocole Unedic de 2003 n'est pas bon. Mais devant l'incapacité des partenaires sociaux à se mettre d'accord, une énième prorogation pointe encore son nez, quand le Medef continue à mener le jeu. Il faudra bien que les employeurs, les collectivités et l'Etat assument le risque sinon le système pourrait bien se désintégrer. On peut rêver que l'art soit décrété d'intérêt général. Mais qui porte aujourd'hui cette utopie ?

Anne Quentin



## Le non-statut des amateurs



Cela fait bien longtemps que le ministère de la Culture a tourné le dos aux amateurs qui pourtant triomphaient après-guerre. Renvoyés par Malraux au rang de la vulgarité, puis ringardisés par Lang et voués aux gémonies par des professionnels soucieux de leur primauté, ils vivent dans l'ombre d'un ministère de la Jeunesse et des Sports plus préoccupé de sports que de culture. La crise de l'intermittence aura eu au moins un mérite : réactiver cette question. Certains rêvent déjà que le réseau des amateurs absorbe le trop plein d'intermittents. Cela reste à prouver... En revanche, on ne peut continuer à ignorer le formidable creuset de passionnés, ce public curieux, captif, formé qui a donné par le passé, on se souvient du théâtre universitaire, parmi nos meilleurs artistes français. Mais pour exister, les amateurs aspirent à être reconnus et leurs pratiques ont besoin d'accès aux scènes. Il leur faudrait un statut. Le droit a assimilé l'amateur au bénévole, c'est-à-dire sans lien de subordination avec l'organisateur du spectacle, donc sans rémunération. Mais quid des productions professionnelles qui ouvrent leurs programmations aux amateurs (le cas des chorales amateur est exemplaire) ou de l'insertion professionnelle des élèves des conservatoires ? Le seul cadre légal est celui du décret de 1953 qui ne répond pas

à ces questions. Il s'agit de faire coexister deux mondes, celui des amateurs et des professionnels et de maintenir des passerelles. Des pistes sont lancées : une charte, une circulaire ou la réécriture du décret. Ne manque que la volonté politique....

Anne Quentin



## Un perpétuel combat

Beaucoup de « gens de théâtre » ont élu domicile en Dordogne, mais leurs situations personnelles peuvent être tout à fait hétérogènes, selon qu'ils vivent ou non exclusivement de la création, selon qu'ils interviennent en milieu scolaire, selon qu'ils cumulent plusieurs casquettes, comme c'est souvent le cas avec les auteurs-metteurs en scène-comédiens. Ceux qui ont répondu à notre sollicitation sont représentatifs d'une scène départementale qui, si elle y jette l'ancre, ne restreint pas sa création aux frontières du département. Cette enquête se basait prioritairement sur des parcours individuels, mais nous n'avons jamais perdu de vue que le théâtre est une aventure éminemment collective, et d'ailleurs beaucoup des artistes interrogés ont naturellement lié leur condition personnelle à celle de leur compagnie.

Au delà de ces visions du théâtre en Dordogne, nous avons voulu savoir si quelques lignes de force, quelques sentiments similaires pouvaient se dégager des réponses. Les questions posées aux artistes professionnels concernaient leur statut, tant social qu'administratif, tant objectif que ressenti, mais aussi les voies qu'ils ont privilégiées pour vivre de leur métier, leurs éventuelles difficultés, leurs motivations à travailler en Dordogne, et plus largement la façon dont ils se situent dans le monde d'aujourd'hui.

Chacun a retracé son itinéraire, et c'est sans doute là qu'il faut trouver le premier point commun – on l'aurait aisément supputé... –, puisque le carburant fondamental de toutes ces pérégrinations théâtrales est avant tout la passion. Mais derrière ce ressort, noble et néanmoins un peu trop vague pour rendre compte des particularismes, les raisons de l'engagement initial ne divergent peut-être qu'en apparence.

Certains ont commencé pour vaincre leur timidité, d'autres pour se singulariser, ou simplement pour être aimés, d'autres encore se sentaient poussés par un besoin altruiste, comme Stéphane Balistreri, de « montrer de belles choses ».

Plus tard, réalisant un rêve ou répondant à une envie viscérale en choisissant d'en faire leur métier, ils découvriront que le feu originel requiert de constants efforts pour continuer de brûler avec la même intensité.

C'est pourtant toujours la passion qui aidera à surmonter les moments de doute, les coups de blues face au nouveau protocole des intermittents du spectacle, au désengagement de l'État dans le financement de certaines actions, ou à l'influence des médias qui poussent les diffuseurs à proposer



**Stéphane Balistreri** est metteur en scène et comédien. Il débute professionnellement à Rome en 1976, puis revient en France en 1978 au Centre Dramatique Occitan de Toulon. Il travaille en Dordogne au sein de la compagnie Galop de Buffles depuis 1990.

« L'avenir est incertain, mais ce métier est une passion, alors je m'accroche. Je sais aussi, par expérience, qu'un certain public a besoin d'avoir des repères de vie. Et le théâtre est un excellent outil pour partager les connaissances. »





des produits culturels estampillés 'vu à la télé', pour paraphraser Babeth Fouquet. Beaucoup arrivent heureusement encore à vivre à plein temps de la création théâtrale, même si cela relève de nos jours, comme le précise Isabelle Gazonnois, d'un « combat quasi perpétuel ». Souvent, pour tenir bon, il faut faire un pas de côté par rapport à la scène, et animer des stages, travailler en milieu scolaire. L'intermittence du spectacle reste indispensable, mais ne peut constituer une fin en soi. « On ne connaît pas le lendemain, on évolue en permanence en funambule », constate Florence Lavaud. « Il faut comprendre qu'aujourd'hui, la réalité artistique du spectacle dit vivant, à la française, est au cœur et à la mesure de notre monde actuellement globalisé, dominé par les marchands d'argent », ajoute amèrement Jean-Marie Champion. Si les perspectives sont brouillées, l'énergie créatrice aide à garder un cap enthousiaste : « À part ça, j'ai toujours l'impression de faire le plus beau métier du monde... », confirme joliment Isabelle Gazonnois. Catherine Riboli ne dit pas autre chose, en le disant autrement : « Que signifie vivre d'une pratique artistique ? J'aurais plutôt envie de dire vivre une pratique artistique. Ce qui est propre à une pratique artistique, c'est qu'elle habite une vie. » Le département de la Dordogne est avant tout dépeint comme un camp de base privilégié, pour des gens qui par nature sont le contraire de

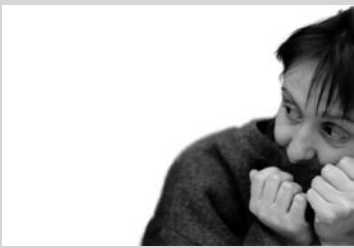
sédentaires. Quelques-uns, régulièrement en tournée par monts et par vaux, y reviennent régulièrement se ressourcer par attachement à leurs racines. D'autres y travaillent, comme Jean-Luc Terrade, pour répondre à des invitations, ou « par fidélité envers des partenaires culturels comme l'Agora de Boulazac ». Certains ont appris à aimer ce pays au gré des aléas de leur parcours, comme Thierry Lefever, qui a choisi d'y rester après la suppression de son poste d'administrateur au Théâtre de la Vache Cruelle. Mais laissons en l'occurrence le bon sens de la conclusion à Stéphane Balistreri : « La pratique artistique n'est aisée dans aucun département français. La Dordogne est un département où il fait bon vivre, alors pourquoi pas ici ? »

Hervé Brunaux



**Jean-Luc Terrade** est directeur artistique et metteur en scène des Marches de l'Été. Après avoir mis en scène, à Paris principalement, des auteurs contemporains, il arrive à Sarlat en 1992, puis co-fonde à Bordeaux le TNT-Manufacture de Chaussures. Il organise avec sa compagnie les Rencontres du Court, manifestation pluridisciplinaire. « Je vis tel un artiste qui contre vents et marées continue comme bon lui semble, et surtout pas en se calquant sur des 'directives' insidieuses, quelles qu'elles soient. Et qui a beaucoup de chance ! Mais qui le mérite aussi ! »





**Florence Lavaud** est metteur en scène du Chantier Théâtre, compagnie conventionnée installée à Saint-Paul-de-Serre. « Aujourd’hui même, alors que je suis responsable de compagnie, responsable de la confiance qu’on me fait, avec de l’argent public, j’essaie toujours de garder en moi cet enfant que j’étais, je ne le laisse pas au bord du chemin, je l’emmène avec moi dans des chemins de traverse... »

**Henri Devier** est metteur en scène et comédien. Il dirige le Melkior Théâtre et le lieu La Gare mondiale, à Bergerac. « Ici, il faut résister à l’injonction du patrimoine et de la gastronomie ! Exister en Dordogne, c’est avant tout rester ouvert au monde, être géographique au lieu d’être historique... »



**Laurenxa Renault**, après plusieurs années de théâtre de rue, a suivi une formation au Théâtre École de Bordeaux. Elle est arrivée en Dordogne il y a 22 ans. « Le théâtre est vraiment mon métier, même si le peu qu’il me rapporte va directement à la création de deux pièces que je prépare. Je vis actuellement du RMI. J’étais intermittente jusqu’à la naissance de mon deuxième enfant. Depuis, c’est la galère, mais je ne pleure pas sur mon sort car c’est peut-être cette difficulté de vie qui m’a fait le plus évoluer. La ‘débrouille’ sera bientôt pour tous la seule façon de s’en sortir. Et là, j’ai un peu d’avance ! »



**Ana Maria Uteau**, metteur en scène et comédienne, a commencé sa carrière au Chili avant de la poursuivre au Portugal et en Tunisie. Elle est installée en Dordogne depuis cinq ans. « Même s’il est très difficile ici de faire aboutir des projets de création, ça l’est moins que dans mon pays d’origine, le Chili. Souvent, je me sens très fatiguée, un peu isolée. Mais comme la plupart des ‘bonnes femmes chiliennes’, depuis ma prime jeunesse j’ai appris à ne pas baisser les bras et à me dire : ‘Tu dois continuer, c’est comme ça que tu dois faire.’ »



## Zoom sur le parcours d'une comédienne en Dordogne

Je vis du théâtre dans le théâtre pour le théâtre et grâce au théâtre depuis 1982.

J'ai vu mon premier spectacle de théâtre en 1972 lorsque je suis allée à la fac à Bordeaux, il s'agissait de « En attendant Godot », j'avais lu quasiment tout Beckett au lycée allez savoir pourquoi, il n'était pourtant pas au programme.

Mon parcours s'identifie dans un premier temps avec la naissance et l'implantation du Théâtre de la Vache Cruelle en Dordogne. Quelques hurluberlus de Terrasson qui s'essayaient au théâtre avaient demandé un coup de main à Pierre Orma qui venait d'acheter une ferme en Périgord pour faire du foie gras loin du théâtre et de ses galères, moi je démarrais une carrière de prof –j'étais titulaire– et le Centre Culturel de Terrasson s'était vu octroyer le droit de disposer d'une table et du téléphone commun dans la petite bibliothèque.

Bref, je fis mes premiers pas dans « La leçon » de Ionesco dans un grenier à Terrasson puis au café théâtre de Périgueux La Caverne puis dans « La seconde surprise de l'amour » de Marivaux dans un château à Saint-Emilion avant de porter les décors de « La damnation de Saint-Guynefort » d'Eugène Le Roy dans les villages de Dordogne et de dépoussiérer dans la joie l'ancien cinéma Le Palace à Périgueux.

A l'époque, nous avions des choses à dire et nous nous disions que le théâtre était peut-être un moyen de le faire, je parle du petit

groupe qui avait eu l'initiative de l'atelier-théâtre à Terrasson et dont j'étais. Et puis je trouvais ça très utile pour une prof, pour la pratique personnelle et aussi pour le travail avec les élèves ; je n'étais pas plus passionnée par l'anglais que la plupart d'entre eux, ça m'aidait à trouver l'énergie, quant à l'enseignement du français, cela va de soi qu'une pratique du théâtre est indispensable.

J'ai choisi d'en faire mon métier parce que franchement, j'aimais bien enseigner mais j'aimais pas tellement être à l'école tous les jours et je trouvais ça formidable d'avoir pour métier de jouer. En tant qu'enseignante, j'avais essayé mais ça ne marchait pas aussi bien. Et puis, j'ai tout de suite aimé les gens de théâtre, je les trouvais profonds et marrants, ce qui n'est pas si courant. En fait, c'est surtout Pierre Orma et Beckett qui étaient marrants et je crois que c'est vraiment à cause d'eux.

Pour vivre du théâtre, je privilégie la voie du théâtre, pas mal de projets restent dans ma tête mais je ne renonce jamais à l'acte essentiel, celui du travail sur le plateau avec les acteurs et les mots des poètes. Je ne suis pas sûre que je vais en vivre encore longtemps mais pour moi, il n'y a pas d'autre voie. Ce qui ne m'empêche pas d'être intervenante artistique dans le cadre de l'Education Nationale, de formations, etc... mais comme activité secondaire, découlant de la première, sinon, je serais enseignante ?

Etant née en Dordogne, j'avais

plutôt envie d'en partir ; les circonstances et les rencontres ont fait que j'y suis restée ; le théâtre a assez bien concilié mes désirs d'enracinement et de voyage, d'identité forte et d'anonymat.

J'ai beaucoup voyagé, en tournée (Allemagne, Autriche, Roumanie, Sénégal, Ile de La Réunion, Belgique, Suisse), mais aussi avec les textes dramatiques, les recherches qu'ils nécessitent, les rencontres qu'ils provoquent.. Aujourd'hui, je revendique cette position – regarder les choses d'ici, penser ici – et ce droit. Comment je me situe dans le monde d'aujourd'hui ? Bien engluée dedans mais c'est le monde d'aujourd'hui qui me situe plutôt, sans doute dans le rang des inutiles.

Je continue à penser que le théâtre est l'endroit par excellence où parler de l'humain et que pouvoir en vivre au Pays de l'Homme est un privilège. Je suis convaincue qu'il ne faut pas renoncer au divertissement. Il faut absolument divertir. De la médiocrité, de l'indifférence...

Je suis très pessimiste quant à l'avenir du théâtre et des gens de théâtre, mes projets m'amènent jusqu'à fin 2007 mais après ?

Je ne pense pas que l'Education Nationale va vouloir de moi...

Oui, le sentiment que nous revenons à la case départ.

Et pourtant je rêve d'un Théâtre en Dordogne avec une Université Populaire, des philosophes, des poètes, des paysans, une Ecole d'Art dramatique...

Colette Froidefond